



## Cahiers d'études africaines

157 | 2000  
Varia

---

Guillebaud, Jean-Claude & Depardon, Raymond. --  
*La porte des Larmes. Retour vers l'Abyssinie*. Paris,  
Éditions du Seuil, 1996.

Alain Gascon

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15>  
ISSN : 1777-5353

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000  
ISBN : 978-2-7132-1346-5  
ISSN : 0008-0055

### Référence électronique

Alain Gascon, « Guillebaud, Jean-Claude & Depardon, Raymond. -- *La porte des Larmes. Retour vers l'Abyssinie*. Paris, Éditions du Seuil, 1996. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 157 | 2000, mis en ligne le 24 avril 2003, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

---

## Guillebaud, Jean-Claude & Depardon, Raymond. -- *La porte des Larmes. Retour vers l'Abyssinie*. Paris, Éditions du Seuil, 1996.

Alain Gascon

---

Ce livre est une sorte de journal de voyages « à quatre mains » dont R. Depardon a assumé la partie photographie et J.-C. Guillebaud, la partie texte. La parution du livre a coïncidé avec la sortie du film *Afriques : comment ça va avec la douleur ?* où Depardon traversait l'Afrique du Cap à Alexandrie via, entre autres, l'Angola, le Rwanda, l'Éthiopie, la Somalie, le Tchad... Dans chacun de ces lieux, le cinéaste faisait un panoramique de 360° avec sa caméra. Deux séquences retinrent particulièrement l'attention : le plan muet dans le bureau de Nelson Mandela et la rencontre avec les acteurs tchadiens de son film *la Captive du désert*. J.-C. Guillebaud a accédé à la notoriété de « grand reporter » à l'occasion des articles qu'il signa dans *Le Monde* lors de la famine de 1973-1974 en Éthiopie. Il a été profondément marqué par ses premiers séjours, puis par les débuts de la révolution éthiopienne dont il connut les premiers acteurs, vite emportés par la terreur. Pour les deux auteurs, c'est un retour après plusieurs années d'absence, dans une région d'Afrique qui les a marqués.

Le titre du livre *La porte des larmes* (ou des lamentations) nous apprend la définition du Larousse mise en exergue, c'est le détroit de Bab el-Mandeb. Il s'applique particulièrement bien à l'histoire tourmentée des vingt-cinq dernières années de cette partie de l'Afrique. Le sous-titre *Retour vers l'Abyssinie* par l'emploi de ce mot vieilli, en français, fleure bon l'entre-deux-guerres et les reportages de *l'Illustration*. C'est un peu comme si on continuait à parler de la Perse, du Siam, de l'Hellade ou... de la Gaule. Ce parti pris, nulle part justifié, n'apporte pas grand-chose au livre. En effet « Abyssin » vient de *Habä sa* qui, dans toutes les langues sémitiques, désignent depuis 2 000 ans, au moins, les territoires que les Grecs appelaient *Aithiopo*, le pays des « visages brûlés », i.e. : le pays

des « Noirs », le *Bilad es Sûdan* des Arabes. Les auteurs auraient pu arguer qu'ils se conformaient à l'usage des Éthiopiens qui se nomment eux-mêmes « *Habä sa* ». Les auteurs nous proposent un parcours de Djibouti à Addis Abäba puis d'Addis Abäba à Asmära avec une excursion en forme de pèlerinage personnel pour J.-C. Guillebaud, à Kärän, Näqfa, Mesewa et aux îles Dahlak quand il couvrait comme journaliste, la guerre en Érythrée avec une nette sympathie pour les insurgés<sup>1</sup>. Il n'hésite pas à se réclamer de Leiris, de Rimbaud, de Nizan ou de Waugh, haute ambition ! R. Depardon peut-il la partager ? Dans ses clichés, tous en noir et blanc, il n'y a nul voyeurisme, mais une certaine complicité avec des personnages face aux difficultés du quotidien et dignes. Quelques photographies remarquables : le toit du train, les wagons criblés de balles et de rouille, les chaises du buffet de la gare d'Awass, les cimetières de bateaux, de chars et de camions militaires, l'énorme *figus* du Tegré, les tranchées de Näqfa, les toits de Kärän... toute l'écume de l'actualité se retire. Pourtant, ces épaves des chars désarticulés de l'armée de Mängestu qui jalonnent les routes au nord et à l'ouest d'Addis Abäba, nous rappellent que l'offensive de 1991 ne fut pas la promenade militaire que les médias nous présentèrent. Ce sont bien des maquisards, armés des seules kalachnikovs prises à l'ennemi, qui détruisirent ces blindés, « à la main » en quelque sorte ? Des rumeurs ont mentionné des chars soudanais, érythréens aux côtés des Tergréens ; qu'en a-t-il été ? Le doute demeure.

L'auteur adopte dans son texte un ton « iconoclaste » qui se veut à la hauteur des grands anciens cités plus haut. Au détour de phrases qui méritent citation, il règle de vieux comptes avec : « la servilité compassée des érudits occidentaux que je rencontrais dans les parages de la cour » (de Haylä Sellasé, au printemps 1974). Il sonne ensuite la charge : « L'un des spécialistes de l'Éthiopie -- un éminent universitaire français » [...] " Avec beaucoup de commisération, il m'avait adjuré de rentrer chez moi, de ne plus perdre mon temps dans un pays où, assurément, il ne se passait rien qui "ne fût sous le contrôle de sa Majesté l'Empereur". » Il porte l'estocade : « Avec la même majesté académique, il y [dans le journal *Addis Soir*, après la déposition du *negus*] exprimait son allégeance au nouveau régime marxiste-léniniste. » Enfin, il peut procéder à l'exécution sommaire : « La "science" des "éthiopiens" de palais m'en imposait déjà moins » (p. 50). On voit que l'auteur pratique avec allégresse et bonne conscience un grossier amalgame. On peut, dans un premier temps, le lui pardonner car il existe en effet des « éthiopiens-de-palais » qui, en toute impudeur, brûlent maintenant Haylä Sellasé et Mängestu, qu'ils ont adorés dans leurs publications, produites au kilomètre, et même à la télévision éthiopienne... Ces « éthiopiens-de-palais » (avec guillemets et traits d'union) sont au demeurant une minorité et ne sont cités par les *éthiopiens ordinaires*, que pour être contredits ou... moqués. Je pourrais reprendre la démarche inquisitoriale de l'auteur pour l'exercer à l'encontre de certains journalistes, plutôt familiers du *Hilton* d'Addis Abäba que de la boue et de la poussière des campagnes éthiopiennes, qui assuraient que l'Éthiopie allait « exploser » en 1975, 1977, 1984, 1991... Les relations entre éthiopiens et journalistes ont été et sont toujours, selon J.-C. Guillebaud, plutôt des rapports de compétition, et il n'hésite guère sur le choix des moyens <sup>2</sup>pour disqualifier la « concurrence ».

Les observations que l'auteur a consignées dans son journal de voyage sont souvent pertinentes. Il est notoire que les étudiants de la révolution éthiopienne lisaient et réfléchissaient leur action et leur engagement en prenant pour modèle la Révolution française<sup>3</sup>. J.-C. Guillebaud rappelle l'enthousiasme populaire qui accompagna la première phase de la Réforme agraire et le sacrifice de la génération de jeunes intellectuels qui

anima la *Zṁm c° a*, la campagne pour la révolution et le développement, qui les précipita dans la fournaise. Il montre les ambiguïtés fondamentales des campagnes humanitaires déclenchées au moment de la famine de 1984 et signale, en dépit de ses sympathies pour l'Érythrée, combien la reconversion des maquisards, et surtout des « maquisardes », est difficile, une fois la paix revenue.

Ces passages intéressants sont hélas gâtés par des affirmations hasardeuses, des simplifications, des à-peu-près et des erreurs que la consultation d'un éthiopisant ordinaire (ou un « djiboutisant ») aurait pu éviter. Peut-on écrire tout de go que les Afars sont « minoritaires » à Djibouti (p. 32, note), que les Oromos sont une « ethnique majoritaire mais marginalisée », certes, mais au point que nombre de *negus* avaient un parent oromo, notamment leur mère pour Menilek et Haylä Sellasé (p. 42) ? À Harär, l'auteur rencontre des paysans « errers et argobbat » (p. 58, *sic*) sans doute des Argobba venant de Érer, l'une des gares du chemin de fer. Il boit (p. 135) du vin de Gouder/*Gudär*, récolté dans la vallée de l'Awä nous précise-t-on : c'est bien dommage mais ce vignoble est situé au Mécca, à 138 km à l'ouest de la capitale comme la carte Michelin n° 954 le précise<sup>4</sup>. Décidément, la précision n'est pas le fort de l'auteur : Sahel est le nom de la province riveraine de la mer Rouge en Érythrée avec le même sens que le Sahel, rivage du Sahara (p. 175), tegré désigne une des langues sémitiques d'Érythrée souvent confondue, sans qu'il soit question d'accent, avec la province éthiopienne Tegré/Tegray (p. 185), Mesewa est la transcription en arabe du nom du port que les locuteurs du tigré nomment Basê (p. 213)... L'auteur n'est pas plus heureux à Harär : *Fra Magalla* pour *Färäs Magalla*, le marché ou le quartier<sup>5</sup> aux chevaux (p. 60), *Bab el-Nasri* (la porte des chrétiens) est confondu avec *Bab el-Fethi* (la porte de la victoire) (p. 66).

D'autres passages témoignent bien plus d'une ignorance, d'ailleurs revendiquée, de la science des éthiopiens, forcément de palais. Ils révèlent un auteur qui n'hésite pas, pour les besoins de son texte, à tordre la réalité têtue et à faire bon marché des individus. J.-C. Guillebaud assimile les balabats (*sic*) à des grands propriétaires (p. 6) or *ballabat* signifie « qui a des ancêtres »<sup>6</sup>, propriétaire se dit *baläbät*. Les *ballabat* étaient les descendants des chefs indigènes vaincus qui avaient reçu, il y a un siècle, lors de la conquête, une concession foncière en gage de leur ralliement. Ils cherchaient naturellement à se faire reconnaître comme propriétaires auprès des tenanciers. L'auteur confond également la *villagisation* (le regroupement autoritaire, mais local, de l'habitat dispersé en nouveaux villages, *addis määndär*) et les déplacements de population à l'échelle nationale, du nord vers le sud, qui ont tant ému l'opinion publique (p. 101). Comment un « journaliste de terrain » a-t-il pu se laisser abuser, commettre pareille négligence ? On était en droit d'attendre d'un collaborateur du *Monde diplomatique*, d'un grand pourfendeur de la « pensée unique » et d'un fondateur du club *Phares et balises*, au moins une remarque qui aurait fait la relation entre l'omniprésence de la prostitution et la misère en Éthiopie, ou mieux encore une allusion à l'usage qui empêche une veuve de reprendre l'exploitation agricole de son mari. Or, il n'en n'est rien et on est pantois quand on lit sans aucune explication sociale et économique : « Dans l'ensemble de la corne, lorsqu'on veut désigner une prostituée on dit volontiers (*sic*) une "éthiopienne"<sup>7</sup> » (p. 124). J.-C. Guillebaud ne se pose même pas la question de savoir pourquoi. Il ne répugne pas non plus à la « citation anonyme » qui est, hélas, fréquente et pas seulement chez les journalistes. Il faut donc restituer la notion d'« étage de prestige » (p. 147) à son inventeur : Jean Gallais<sup>8</sup>. Le ton du chapitre qui évoque le décès et les activités du père Émile Foucher frise la caricature (p. 71). Devenu, et ce n'était pas facile pour un missionnaire, ami des *sheykh* et des *sayyid*, ce dernier a contribué à la connaissance précise des tombeaux des saints musulmans de

Harär ; la quête de la maison de Rimbaud n'était qu'une distraction, pour ce savant, modeste<sup>9</sup>.

Or, ce livre ne se veut pas un ouvrage modeste, du moins selon l'ambition de l'un des deux auteurs. En quatrième de couverture, J.-C. Guillebaud écrit : « ...chacun son initiation. La mienne fut éthiopienne. Et cruelle : le monde est effectivement méchant. » Après avoir lu le journal de voyage et cet aveu solennel, on se demande, « cruellement », s'il est toujours bon de revenir sur les lieux de son initiation. J.-C. Guillebaud n'a-t-il pas lui-même cité un « aveu griffonné par Leiris : "l'Afrique n'a pas besoin de moi." » Et continué « Djibouti a-t-il besoin de nous ? » (p. 20). Un lecteur « méchant » pourrait reprocher à l'écrivain de n'avoir pas suivi Leiris dont pourtant il se réclame. Ce ne sera pas mon cas, même si certains passages du livre sont difficilement supportables surtout quand on a prétendu faire la leçon à tous les autres. Ce livre vaut principalement par les photographies de R. Depardon, héritier des Leiris, Rimbaud, Nizan ou Waugh, alors que Guillebaud est, au mieux, le fils spirituel de Monfreid. Le photographe ayant renoué avec l'Éthiopie conclut sur la quatrième de couverture : « J'ai découvert un pays en paix, un pays nouveau, enfin débarrassé de son passé douloureux. » Précisément, tous les clichés de R. Depardon expriment ce passé douloureux qui absorbe le malheur des temps actuels comme le calcaire, l'eau. La guerre, la famine, la « révolution verte<sup>10</sup> », les Soviétiques, les Cubains... viendront se loger dans la mémoire entre le *jihad* de *Graññ*, les soldats et les jésuites portugais, la bataille d'Adwa et Mussolini.

## NOTES

1. Cf. *Le voyage à Keren*, Paris, Arléa, 1988.
2. Pour qui est du « milieu », il reconnaîtra sans trop de peine cet « éthiopsantde-palais » ; pourquoi ne le nomme-t-il pas ? Je renvoie le lecteur à la rubrique « Épiphanies » des *Nouvelles* de l'ARESÆ publiées par des éthiopsants de l'INaLCO, qui épinglent leurs confrères et les autres.
3. Les étudiants de l'Université Haylä Sellasé Ier d'Addis Abäba se mirent en grève en mai 1971, pour célébrer le centenaire de l'écrasement de la Commune de Paris !
4. Près des « Guder Falls ».
5. *Magallo* : ville en somali.
6. Cf. Berhanou Abbebe, *Évolution de la propriété foncière au Choa (Éthiopie) du règne de Ménélik à la Constitution de 1931*, Paris, Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes, 1971.
7. La minuscule à « éthiopienne » est de J.-C. Guillebaud.
8. Cf. *Une géographie politique de l'Éthiopie. Le poids de l'État*, Paris, Économica, 1989, p. 49.
9. La 12<sup>e</sup> Conférence internationale des études éthiopiennes, tenue à l'Université de l'État du Michigan à East Lansing, en septembre 1994, lui a rendu un hommage unanime.
10. Ce terme dissimule la collectivisation, les quotas obligatoires et la villagisation...